

Le quotidien comme révélateur

David Dorais

Numéro 70, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86921ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2017). Compte rendu de [Le quotidien comme révélateur]. *L'Inconvénient*, (70), 67–68.

LE QUOTIDIEN COMME RÉVÉLATEUR

David Dorais

Pourquoi le quotidien fascine-t-il autant ces auteures ? L'automne dernier, le prix Renaudot était remis à Yasmina Reza pour *Babylone*, et le prix Goncourt à Leïla Slimani pour *Chanson douce*. Dans les deux cas, il s'agit de faits divers. Des histoires de meurtres sordides (surtout dans le cas de *Chanson douce*, où une nounou tue les deux enfants dont elle a la garde), mais sises dans un cadre dont l'insignifiance parvient à étouffer le drame des événements qu'il accueille. On a affaire à un quotidien accablant, d'un ennui et d'une routine à faire pleurer. Et curieusement, aucune distance n'est prise par les écrivaines, ni dans l'ironie ni dans l'hyperréalisme. Voici le milieu dans lequel se déroule l'histoire, et c'est tout ce que vous aurez, semblent-elles dire au lecteur.

Dans *La relation critique*, Jean Starobinski parle d'« imaginaire minimal » pour désigner la part d'inventivité nécessaire à l'élaboration de toute fiction, même la plus ancrée dans la réalité. Ce minimalisme décrit à la perfection l'œuvre de Slimani, qui n'offre à peu près rien pour satisfaire l'imagination. On est spectateur de la vie du couple Massé, Paul et Myriam. Ils vivent à Paris dans le X^e arrondissement. Ils ont deux enfants. Ils travaillent fort. Ils partent en vacances. Ou ils organisent des soirées avec des amis. Ils s'engueulent. La belle-mère vient parfois donner un coup de main, elle est insupportable. On assiste, désespéré,

à cette enfilade de jours mornes, fades comme une blanquette de veau. À quoi sert la littérature si elle nous renvoie à la pesanteur de notre propre existence ? À ce qui nous ennue dans notre propre vie ? Slimani s'est donné pour but de dépeindre la famille la plus statistiquement *moyenne* qui se puisse imaginer. À la lecture de son livre, on se retrouve les deux pieds plongés dans une classe moyenne qui s'étend à perte de vue. J'ai pensé aux discours de nos politiciens qui martèlent leur amour pour cette fameuse classe, à laquelle ils savent bien que tout le monde va s'identifier. Et j'ai eu l'impression que le prix Goncourt, de la même manière, avait été attribué en 2016 à un roman qui était assuré de faire l'unanimité puisque tout le monde allait s'y reconnaître. « Ça par exemple, moi aussi, ma belle-mère me casse les pieds quand elle vient chez nous ! Quel livre incroyable ! »

Pourtant, soyons honnête, le roman offre tout de même, par-delà sa banalité, quelque intérêt, à commencer par sa structure. La première section établit d'emblée le meurtre des enfants. « Le bébé est mort », voilà la première phrase. Aucun suspense, donc : le lecteur sait d'ores et déjà qu'un crime a été commis. On voit la mère s'effondrer de douleur, on connaît la criminelle. Le reste du roman n'est que le récit de la longue suite d'événements qui ont mené à cet acte catastrophique. Une telle manière de raconter l'histoire permet, d'une part, de rompre avec la linéarité

à laquelle on aurait pu s'attendre et qui aurait été la voie la plus naturelle à suivre. Ce faisant, Slimani renonce à certaines ficelles un peu faciles du *storytelling* et s'avance sur un terrain plus ardu à arpenter, puisqu'elle doit réussir à susciter l'intérêt malgré le fait que la chute a été révélée. Avouons aussi que de dévoiler dès le début la teneur criminelle de l'intrigue aide à lui donner du piquant, ingrédient qui aurait manqué à l'œuvre si on n'avait eu affaire qu'à la description de la vie quotidienne. On peut presque y voir une forme d'excuse de la part de l'auteure : « Oui, oui, je concède que mon roman est lassant, mais je vous l'annonce tout de suite, il va y avoir du sang à la fin. » D'autre part, l'inversion dans la présentation des faits crée une sorte de pesanteur tragique. Le lecteur sait déjà ce qui va arriver, que l'histoire finira mal. Il regarde les personnages, la meurtrière y comprise, se diriger vers une issue qu'ils ignorent. La mort guette au bout du chemin. Elle embrassera tout le monde dans son étreinte, mais personne ne s'en doute. Les enfants s'amuse, les parents travaillent comme si cela avait de l'importance, les uns et les autres inconscients de l'ombre qui s'étend lentement sur eux et dont le lecteur connaît déjà l'ampleur.

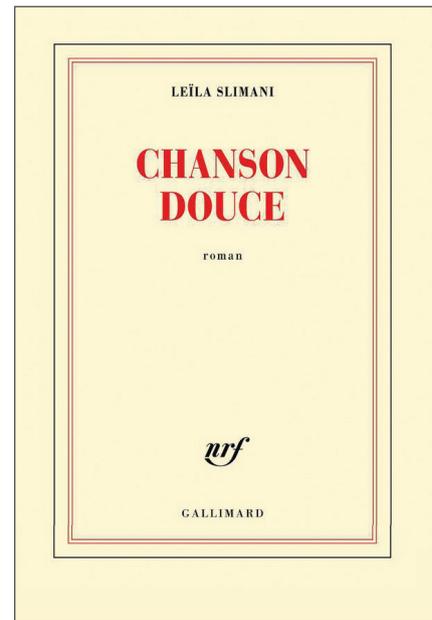
Ce n'est qu'à la fin du roman que l'on revient à l'intrigue policière. Une capitaine de la gendarmerie peine à s'endormir : demain, elle va retourner dans l'appartement de la famille Massé et rejouer, avec l'aide d'assis-

tants, la scène de l'assassinat pour tenter d'élucider avec exactitude ce qui s'est produit. Voilà deux mois que la capitaine s'absorbe dans l'affaire, deux mois qu'elle s'efforce de pénétrer dans la tête de la nounou, dans son passé, dans sa vie. De comprendre qui elle est. Le dernier paragraphe s'étend sur cette fusion des deux individus : « Elle sera Louise, Louise qui enfonce ses doigts dans ses oreilles pour faire cesser les cris et les pleurs. Louise qui saisit un couteau dans un placard. Louise qui boit un verre de vin, la fenêtre ouverte, un pied sur le petit balcon. » À travers cette personnification de la meurtrière par l'inspectrice, ne peut-on voir une métaphore du rôle de l'écrivaine, qui elle aussi doit tâcher de cerner son personnage ? J'y perçois un témoignage déguisé de Slimani, qui a dû se plonger dans la psyché de la nounou Louise, se mettre à l'écoute de cet être de fiction pour lui donner de la substance. À quoi ressemble un criminel de l'intérieur, si l'on peut dire ? Comment quelqu'un en vient-il à tuer ? L'écrivain, tel le détective, travaille à se fondre dans son « suspect », à en épouser les contours mentaux, au point de s'identifier à lui, du moins le temps que dure « l'enquête ».

Toutefois, le roman *Chanson douce* offre moins d'intérêt sur le plan psychologique que sur le plan sociologique. Il s'agit moins de suivre le développement d'une névrose meurtrière que d'observer en quoi les rapports entre les classes, les générations, les sexes affectent le comportement d'un individu. Car la psychologie de Louise apparaît étonnamment pauvre. Difficile de savoir pourquoi elle en vient à donner la mort aux deux enfants qu'elle garde. On est loin d'une vision mécaniste ou déterministe de l'esprit, par laquelle on verrait telle et telle cause produire fatalement tel résultat. Louise semble une femme normale. Aimable, dévouée. Elle a eu un mari, qui est décédé. Elle a une fille d'une vingtaine d'années, partie on ne sait où. Rien qui fasse d'elle une tueuse. Le meurtre, dans la conception de Slimani, émane des ténèbres : la psyché est une masse de noirceur, un magma informe duquel surgissent de temps à autre des pulsions violentes. Les configurations de comportement

sont presque dues au hasard, comme parfois en été un ciel bleu s'obscurcit à toute vitesse, et le beau temps tourne à l'orage. Tout au plus peut-on repérer, chez le personnage principal, une propension à vivre par procuration. Plus le récit avance, plus elle déserte son propre appartement et habite chez le couple qui l'emploie. Elle ne se douche plus chez elle, mais chez eux, quand ils se trouvent au boulot et que les petits regardent la télé. Lorsqu'ils sont en voyage, elle squatte leur logement, mange là, dort là. Louise est un personnage vide, qui cherche à se donner une consistance par la proximité avec d'autres personnes qui, de son point de vue, valent mieux qu'elle. Elle s'efface peu à peu pour se fondre dans ce couple riche, beau, heureux. Quantité négligeable, être indigne, elle aspire à se réaliser à travers ces deux jeunes professionnels à qui tout réussit.

Le ressort sociologique joue le rôle le plus important dans l'histoire. À travers l'argument principal – une nounou est engagée par un couple parisien – agissent toutes sortes de rapports de pouvoir. Le roman parle notamment de la situation de la femme dans la société. Car si Myriam embauche quelqu'un pour s'occuper de ses enfants, c'est qu'elle désire retourner travailler. Ayant étudié en droit, elle a abandonné sa carrière au moment où elle a fondé sa famille. À présent, elle se sent à l'étroit dans le rôle de mère et d'épouse. Sa motivation primordiale redevient l'ambition professionnelle. Elle ne deviendra quelqu'un, se dit-elle, que quand elle sera libre, autonome, quand elle gagnera enfin sa vie par elle-même. *Chanson douce* décrit clairement la maison comme un lieu étouffant qui empêche de se réaliser. Le paradoxe est que, pour se libérer de l'esclavage, la femme doit faire appel à une autre femme, plus pauvre, pour prendre sa place. L'aspiration féministe à l'accomplissement dans le travail a pour contrepartie une dévalorisation du foyer, qui se transforme en un endroit honteux, une sorte de geôle où, par un retournement antiféministe, une autre femme doit se retrouver enfermée. Pas étonnant que, plus le récit avance, plus l'employeuse et la nounou s'exaspèrent et cherchent à se croiser le moins possible dans l'appartement exigu qui leur



est une prison.

Et à travers cette relation se joue le rapport aux enfants. Le non-dit de l'histoire est que la mère regrette de les avoir eus. Elle souhaiterait qu'ils disparaissent, ce qui se produira de façon atroce. À trop vouloir effacer leur présence, on finit par les éliminer complètement. Le cauchemar que vit le couple Massé en voyant ses deux bambins se faire tuer représente en quelque sorte un retour du refoulé. On tente d'oublier la mauvaise conscience qui nous ronge à ne pas prendre soin nous-même de ceux qu'on a mis au monde. On tente de se convaincre que tout cela est normal. Mais le meurtre se manifeste, dans le livre, comme la marque d'un sentiment de culpabilité qui nous rattrape. La mort des enfants constitue une métaphore de ce que la société leur impose symboliquement en faisant d'eux un poids dont on cherche à se libérer. Ainsi, le quotidien, avec ses petites habitudes, apparaît chez Slimani comme un révélateur de grandes hontes qui peuvent éclater de la manière la plus brutale. ■

CHANSON DOUCE
Leïla Slimani
Gallimard, 2016, 240 p.